



IMMERSION

Une énorme porte verte sans serrure, une petite encoche avec des grilles. Par un sas un gardien me regarde, l'air soupçonneux. Il me demande le motif de ma visite et ma carte d'identité. J'attends. Il fait froid. On est en avril. Le gardien revient avec une énorme clé. J'entre enfin.

D'abord le système pour détecter les métaux. Bien évidemment, il s'emballe. Je vide mes poches, mon sac est fouillé. « Bien, laissez votre casque de moto ici, je vais appeler pour voir si vous êtes attendue. » Ouf ! On m'attendait bien ce jour-là ! Je laisse ma carte d'identité. Le gardien me donne un badge. Un surveillant en blouse blanche vient me chercher. On ouvre une grille, puis une autre. J'arrive alors dans une espèce de cathédrale bizarre

aux murs tout écaillés, d'où partent six chemins qui paraissent sans fin. Au milieu de ce carrefour, une multitude de gardiens qui rigolent autour d'une tour centrale, tout en verre, très kitsch ; des groupes de gens qui bavardent. Certains ont des badges verts, d'autres roses, d'autres blancs. Plus tard, je connaîtrai la signification de ces couleurs... rose pour les avocats, vert pour le médical, blanc pour les visiteurs, les bonnes sœurs ou les curés. Une pendule circulaire, de taille imposante, arrêtée depuis plus de quinze ans. Encore un sas, des grilles partout, et une énorme porte sans aucune ouverture : le mitard¹. Un gardien qu'on appelle le bricard² vient ouvrir avec un trousseau de clés impressionnant. Je grimpe un escalier en colimaçon. Je suis enfin arrivée au but.

Les portes sont alignées, comme celles des chambres froides, étroites, lourdes. Le médecin-chef me reçoit. Il me raconte ce qu'il faut faire, et surtout ne pas faire. Ne pas copiner avec les matons³, être sur ses gardes en permanence, toujours vigilante. Ne pas être hautaine, mais se faire respecter tout en se faisant aimer. Vaste programme ! « Au début, on va vous tester, me déclare le

1. Mitard : c'est une prison dans la prison. On y met les détenus qui ont désobéi pour les punir. Le séjour au mitard peut durer de trois à quarante-cinq jours maximum.

2. Bricard : surveillant qui possède les clés permettant d'ouvrir les différentes portes de la prison.

3. Maton : surnom donné aux surveillants par les détenus.

médecin, puis ça va se tasser. Il va y avoir un sale moment à passer. » Bon, j'encaisse. Je dois encore voir le directeur. Il n'est pas là, je reviendrai.

À mon retour, même cirque. Le directeur est un homme charmant avec un léger accent du Midi. Il doit être fana de rugby puisqu'il a remplacé le globe terrestre de sa mappemonde par un ballon ovale couvert de signatures. Il me présente sa « maison ».

D'abord, le quartier des spéciaux. Les spéciaux sont les travestis non opérés⁴. Avec eux, les homosexuels. Le mitard pour les excités, les punis. Derrière le mitard, les isolés, les dangereux, condamnés à de longues peines, en instance d'être transférés. Plus loin les « psys », puis tous les autres entassés à quatre dans des cellules minuscules et regroupés en quatre blocs suivant leur ethnie. Les Africains ensemble, les Maghrébins, etc.

Je dois ce jour-là faire un essai avec les anciens médecins. Je les rencontre. Tous sympa, un peu stressés, surtout celui qui officie aujourd'hui. Il a l'air traumatisé. Il est là depuis un mois. De quoi me rassurer... Ils racontent les urgences, les blagues des matons, des histoires de pendus, de suicides, de types qui avalent des fourchettes, etc. À ce moment-là, je me suis demandé où j'avais mis les pieds.

4. Les travestis opérés sont à Fleury-Mérogis avec les femmes.

Première consultation. Les détenus patientent dans la salle d'attente comme n'importe quel concitoyen ; la seule différence : sur les dossiers figurent le motif de l'incarcération, la date de libération prévue, et plusieurs noms précédés de la lettre X, car les détenus reviennent souvent sous de fausses identités. Ils sont tous angoissés, stressés et, bien sûr, innocents. Ils réclament des douches, des pilules pour dormir, des pommades... Beaucoup ont des maladies de peau, des pustules, des plaques et bubons divers. Un petit café et on recommence. Consultation au quartier haut⁵. Des malades plus sérieux, et toujours la même demande, la même souffrance... Un travesti très extraverti raconte ses prouesses sexuelles dans les douches avec force détails. Je suis très gênée et j'ose à peine le regarder dans les yeux. La consultation se termine. On me montre une liste de médicaments périmés à donner en priorité. Je suis atterrée. On m'apporte la valise d'urgence. On dirait une caisse à outils. Elle pèse au minimum quinze kilos et se déploie sur près d'un mètre !

Le lendemain matin, déjà, les lieux sont plus familiers, les gestes presque automatiques. J'enfile la blouse qu'a bien voulu me donner l'administration pénitentiaire. Elle est d'une couleur indéfinissable, bleu très pâle, un peu

5. Quartier haut : la prison est disposée en étoile et sur deux niveaux. Il existe donc un quartier bas composé de quatre divisions et un quartier haut doté de quatre blocs.

violacée par endroits, rapiécée aux poches d'une façon très grossière... Devant mon air sidéré, on me répond que l'administration n'a pas beaucoup d'argent. Et je ne suis pas au bout de mes surprises...

Tournée d'inspection du mitard. Je dois rester en retrait car, s'ils voient une femme, ils vont tous être malades. Je me cache derrière les portes. J'arrive quand même à voir. De toute façon, il faudra bien que je me montre quand ce sera mon tour de les consulter. Les cellules sont minuscules. Il n'y a rien, seulement un bloc de mousse, avec une couverture. Une fenêtre de force qui ne s'ouvre pas, la pénombre, une odeur assez intenable le matin à jeun, où se mêlent le moisi, le salpêtre, le tabac, la sueur, l'urine... La grille reste fermée et la consultation se passe à travers les barreaux. Visite éclair avec des gardiens rigolards qui m'offrent gentiment un café... Les médecins l'appellent le « mitard express ».

Encore une grille et c'est la visite des autres blocs. J'aperçois des filets partout. Le surveillant m'explique que c'est pour éviter les tentatives de suicide, car il est arrivé que des détenus se jettent dans le vide, depuis les étages supérieurs. Une odeur effroyable, une saleté épouvantable, des déchets de nourriture par terre. Du tuyau de la buanderie s'échappe une vapeur impressionnante. Les murs des cellules suintent, ruissent d'eau. Je comprends pourquoi beaucoup de détenus souffrent d'asthme, de maladies de peau, de bronchites, rhinites, sinusites, etc.

Première nuit d'essai ; je suis en doublon avec un autre médecin... La nuit, les gardiens sont encore plus soupçonneux ; je poireaute un quart d'heure à la porte parce qu'ils ne trouvent pas mon fameux badge vert. Enfin la porte s'ouvre. À peine arrivée, il faut aller voir un détenu au pavillon des psys. Un dangereux excité, un garçon baraqué à l'accent canadien qui souffre soi-disant de sciatique... Il s'est enroulé la jambe comme un saucisson avec une ficelle très serrée. Sept gardiens sont présents. J'apprends, après lui avoir fait une injection, qu'il s'agit d'un détenu incarcéré pour viol avec meurtre. Les matons me préviennent : je ne dois jamais rentrer la première dans la cellule au cas où il y aurait une prise d'otages. On voit bien que je suis nouvelle. Mon deuxième patient est un toxico en manque qui réclame des tranquillisants ; pas de problème, j'en ai plein les poches. Je commence à avoir mal au bras à force de trimbaler cette foutue valise qui pèse une tonne ; je la pose dans le placard qui lui est réservé. Je tombe sur le matériel de réa⁶ qui, soit dit en passant, est « extraordinaire » ; il est couvert de poussière, les flacons de Plasmion⁷ sont périmés depuis quatre ans ! Rassurant, en quelque sorte, car il ne doit pas servir souvent ! L'appareil à oxygène sert par contre de temps en temps pour les asthmatiques ou les tentatives de pendaison. C'est ma pre-

6. Le matériel de réanimation.

7. Plasmion : solution de traitement des chocs traumatiques et des hémorragies.

mière garde et j'ai la trouille. J'inspecte le livre d'urgence : beaucoup de points de suture (de sept à cinquante points, selon les cas) ; beaucoup se tailladent les bras, mais parfois tout le corps. Certains se mutilent la verge. Vers une heure du matin, je peux enfin rentrer dormir chez moi, mais le maton de service dort aussi. Impossible de sortir. J'ai beau frapper, sonner, tambouriner... enfin il arrive, au bout de trois quarts d'heure, et me fait une petite ouverture dans la porte blindée. Je me glisse au-dehors : la liberté, c'est bon. Je n'ai passé que quatre heures à la Santé et j'ai l'impression d'y être restée trois jours.

Le lendemain matin, la consultation se compose essentiellement de diabétiques qui font le ramadan et tombent comme des mouches ; de détenus fraîchement débarqués qui ont entamé une grève de la faim en signe de protestation. Ils marchent en traînant la savate comme s'ils se trimbalaienent avec cinquante kilos aux pieds. Six d'entre eux se plaignent d'avoir mal aux fesses : sans aucune gêne, ils enlèvent leur pantalon.

Je troque mon ignoble blouse délavée et rouillée contre une autre qui au moins a le mérite d'être blanche bien qu'elle m'arrive aux chevilles. Je la pique dans un placard. Elle appartient au manip⁸ radio : je vais pouvoir la garder puisque quelques jours plus tard il sera lui-même écroué...

8. Manipulateur.

J'en profite pour demander une agrafeuse pour les points de suture. Si j'avais demandé la lune, cela aurait produit le même effet. On n'a pas les moyens. Par contre, les médicaments inutiles à 400 francs la boîte, pas de problème.

Première garde de nuit seule. Je commence à reconnaître les détenus. « Attention, me disent les gardiens, ils se sont tous passés le mot, vous allez passer une mauvaise nuit. » Un détenu arrive. Il a un gros abcès sur la main. Naturellement, je n'ai rien sur moi : pas de lancette pour percer. Je prends une aiguille à points de suture : il a l'air complètement affolé. Comme je n'en mène pas large moi non plus, il me dit : « Je suis un homme. » Ça, je m'en étais aperçue ! Les cafards courent dans l'infirmerie ; ils se baladent, s'infiltrant partout sur les pots de désinfectant : j'ai peur d'en serrer un dans la main. À la fin de la consultation, le type me demande s'il peut me revoir demain. Il a besoin d'être rassuré. Il est paumé, moi aussi.

Un jeune à la figure angélique, de grands cheveux noirs frisés tombant sur les épaules, cascadeur de métier, doit passer aux assises : il risque quinze ans pour viol avec séquestration. On dirait un premier communiant des années 1900. Il me raconte qu'il n'a pas de chaussures et se promène avec des vieilles tennis en caoutchouc. Il n'a pas le droit d'en recevoir de l'extérieur, car elles peuvent servir de planque à des lames ou à de la drogue, et il n'a pas d'argent pour en acheter en prison. Le problème est

qu'il a une mycose géante aux pieds et que le premier remède est de supprimer le port du caoutchouc !

Aujourd'hui, on aura une star : un confrère, le docteur Garretta, arrive ce soir.

Je suis appelée pour des toxicos en manque arrivant du dépôt⁹ où, depuis deux jours, ils n'ont eu aucun traitement pour les soulager. Tremblants, prostrés, pieds nus dans leurs souliers sans lacets, tenant leur pantalon sans ceinture, ils ont piètre allure. À deux heures du matin, on me réveille. Un détenu ferait une crise d'épilepsie. Je me retrouve, après un dédale d'escaliers plutôt crades, dans une cellule avec sept gardiens et quatre détenus. On est douze en tout dans dix mètres carrés. Je n'ai même pas de place pour poser ma valise. Une petite loupote éclaire faiblement la pièce ; je ne peux pas lire le nom des médicaments sur les ampoules, je ne vois absolument rien. Le type est au sol, tremblant de tous ses membres ; je finis par me retrouver par terre, à quatre pattes pour l'examiner. Dans la panique générale, je perds ma boucle d'oreille ; je suis là à chercher à tâtons mon anneau... je finis par trouver la bonne ampoule, ma boucle d'oreille, et tout rentre dans l'ordre !

On me signale un boxeur costaud, un Malien qui se dit Américain. Il a l'air complètement dingue. Il vient de

9. Dépôt : lieu où les détenus sont placés après leur arrestation et avant leur arrivée en prison.

fracturer la main d'un gardien. Il est tout nu dans une cellule de force complètement vide, et il mange ses crottes. Je suis effarée.

Un autre détenu du mitard est très agité. Il déclare avoir avalé des lames de rasoir. Aucune trace des objets à la radio. J'apporte des tranquillisants, que le gardien lui enfourne dans la bouche à travers la grille. Je reviens dans la chambre de garde, un peu éberluée. La première nuit va être longue. Je n'arrive pas à dormir : ce foutu téléphone au pied du lit qui peut sonner d'un moment à l'autre. Je prends un tranquillisant. Le réveil est un peu difficile, car je ne suis pas une habituée. Je sais que vingt détenus m'attendent ce matin. Je tambourine au mess¹⁰ pour quémander un café et un gâteau.

La journée est dure. Consultation sur consultation. Je viens de passer pour la première fois vingt-quatre heures en prison. Et mon remplaçant qui n'arrive pas... 19 heures, 20 heures, personne. Je finis par appeler chez lui. Sa femme me répond qu'il dort. Il a oublié qu'il était de garde. Je n'ai plus de cigarettes : je fais le tour des gardiens. Je veux sortir pour respirer.

En une journée, j'ai compris ce que signifie être enfermé.

*
* *

10. Mess : cantine ouverte aux personnes qui travaillent à la prison.